

PALESTINE, La création

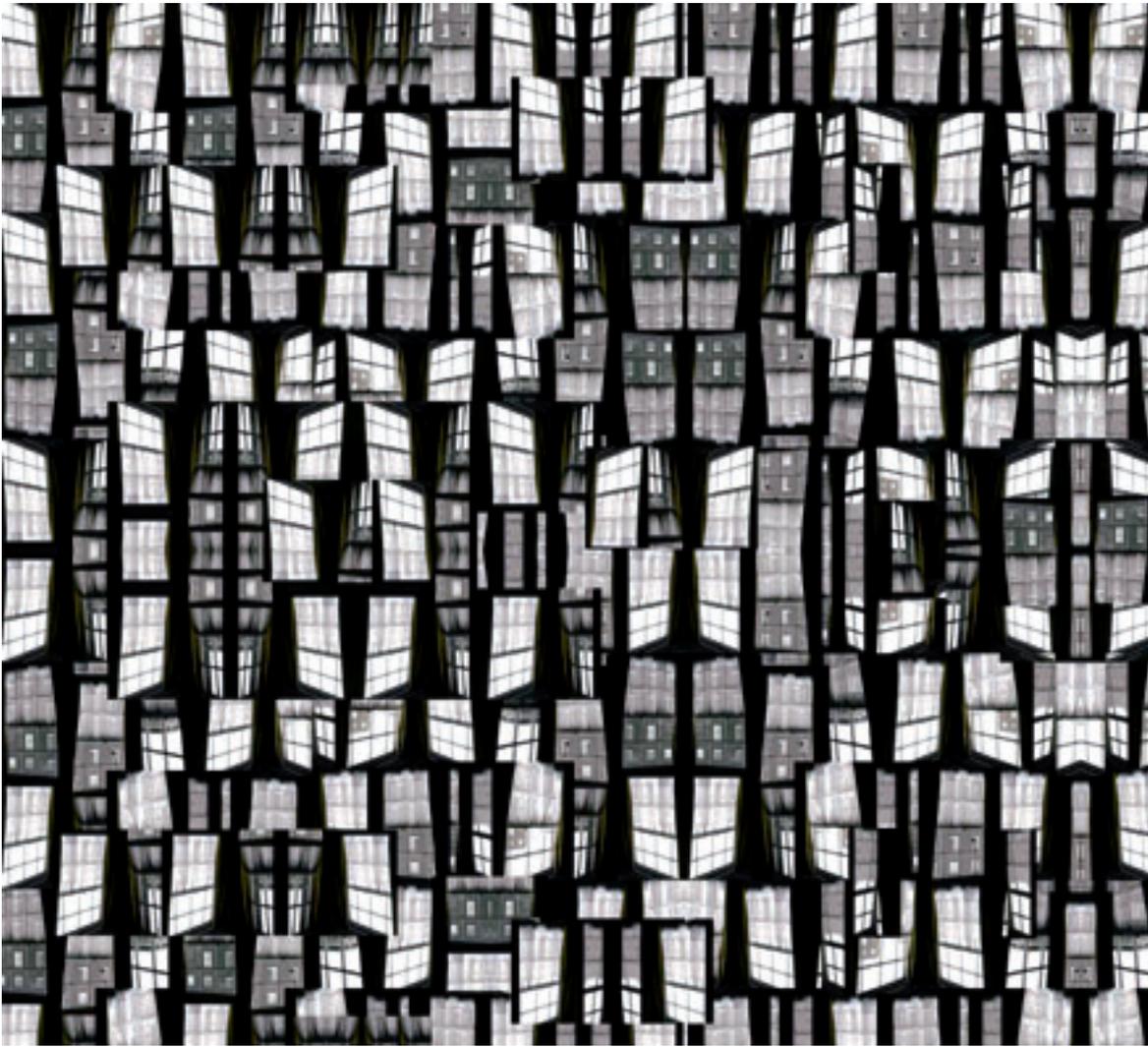


INSTITUT DU MONDE ARABE. DU 23 JUIN AU 22 NOVEMBRE 2009.

Commissaire : Mona Khazindar. Entretien avec Henri-François Debailleux.

Dans TOUS ses états





Au cours de la longue histoire de la civilisation arabe – à travers principalement l’architecture, la calligraphie, l’enluminure –, les arts plastiques n’ont cessé d’être exercés. Pratiqué par des Arabes chrétiens du Levant, l’art de l’icône, issue de la peinture byzantine, y a atteint des sommets. Dès le début du XX^e siècle, Le Caire d’abord, puis les autres capitales du monde arabe, se sont dotées de facultés des beaux-arts. À partir des années 50, des artistes arabes, qui ont soit vécu soit résidé durant de longues années à Paris, Londres ou New York, ont largement contribué aux divers mouvements esthétiques de ces villes-mondes avant d’apporter leur savoir-faire respectif à leur pays d’origine.

Depuis les années 70, soucieux d’échapper à l’emprise de discours réducteurs tout en affirmant leur singularité, les artistes les plus actifs et les plus talentueux des sociétés du Moyen-Orient, du Proche-Orient, du Maghreb, et bien entendu, ceux qui vivent en Europe ou aux États-Unis, contribuent à la mondialisation de l’art qui est l’événement majeur de ce début du XXI^e siècle en ce qui concerne l’élargissement de notre regard.

De nos jours, de nombreux créateurs issus du monde arabe ou de ses diverses diasporas sont enfin visibles dans de nombreuses expositions internationales : les lecteurs de la revue **(art absolument)** ont pu découvrir quelques-uns d’entre eux dans nos précédents numéros et à l’occasion du dossier consacré à l’exposition itinérante *Traversées*.

Dans ce numéro 30, au vu de l’exposition *Palestine : la création dans tous ses états*, nous tenons à faire découvrir (ou redécouvrir) les œuvres des artistes

Page précédente à gauche :

Suha Shoman. Extrait de la vidéo *Bayyaratina*. 2009, 8’10”.

Page précédente à droite :

Larissa Sansour. Extrait de la vidéo *A Space Exodus*. 2008, 5’.

À gauche :

Steve Sabella. *In Exile*. 2008.

À droite :

Rana Bishara. *Hommage to Childhood*. 2008.



palestiniens tout en refusant de les réduire aux seuls critères d'une actualité tragique, pour ne pas dire insoutenable. Car, de toute évidence, bien que les œuvres des artistes palestiniens évoquent – chacune à leur manière – une situation historique plus que difficile, elles ne sont pas pour autant exclusivement "cantonnées" à cela. Pour le dire autrement : pour nous, toute œuvre d'art digne de ce nom est plurielle : elle peut, bien entendu, être dénonciation, engagement critique lié à un contexte précis, mais elle est également métaphore, ouverture, devenir universel, mixte de sensation, d'émotion, de conscience et d'inventivité stylistique pour aujourd'hui et pour demain.

L'exposition donne à voir les œuvres de 19 artistes palestiniens vivant à Jérusalem, à Gaza ou en Cisjordanie, mais aussi en Jordanie, au Liban, en France, en Angleterre ou aux États-Unis : il y a plus de femmes que d'hommes, deux générations d'artistes, des médiums différents. L'importante présence des femmes-artistes atteste, bien évidemment, d'une évolution profonde des mentalités de la société traditionnelle palestinienne et de l'influence des diasporas : en intériorisant les violences de la guerre et de l'exil, en illustrant les conflits par des témoignages plus distancés et plus mélancoliques, leurs œuvres paraissent souvent donner accès à *l'autre côté du miroir*, à cet ailleurs où se résolvent,

oniriquement, les tensions les plus opposées. Les œuvres des artistes "historiques" (Kamal Boullata, Suha Shoman, Samia Halaby), exposées dans la proximité de travaux plus récents (Fawzy Emrany, Steve Sabella, etc.), permettent de dégager des perspectives qui, de convergences en divergences, donnent à lire la diversité des réponses éthiques/esthétiques de chacun de ces 19 artistes. Comme si tous les possibles se devaient d'être convoqués pour tenter de restituer un monde mi-réel mi-rêvé dont les repères et les frontières se dérobent sans cesse. En témoignent notamment les œuvres de plusieurs artistes-vidéastes travaillant sur la notion de la trace (Emily Jacir), du déplacement (Taysir Batniji, Sharif Waked) ou de la mémoire (Khalil Rabah), comme autant de marques indélébiles du drame douloureusement ressenti.

Dans l'espoir que les possibles inhérents à l'œuvre des artistes augurent d'un avenir "réconcilié". ■

(art absolu)

La revue **(art absolu)** remercie Philippe Cardinal et Mériam Kettani de l'Institut du monde arabe pour les précieux renseignements qu'ils lui ont fournis concernant *l'esprit* de cette exposition.

MONA KHAZINDAR

COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION

ENTRETIEN AVEC HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX

Henri-François Debailleux | Quelle est l'origine de cette exposition sur les artistes palestiniens ?

Mona Khazindar | Il relève de la mission même de l'Institut du monde arabe de faire des expositions pour montrer la création contemporaine dans le monde arabe. Or, la précédente exposition consacrée à des artistes palestiniens remontait à 1997 !

HFD | Qu'entendez-vous montrer avec cette sélection ?

MK | J'essaie de montrer la diversité et la richesse de la création palestinienne. Dans l'exposition, il y a ainsi 19 artistes dont 11 femmes ; l'artiste la plus âgée est née en 1936 et la plus jeune en 1977, ce qui correspond à peu près à deux générations. Il y a également une grande variété de médiums utilisés, puisque l'on trouve aussi bien la photographie que la vidéo, la peinture, la sculpture, l'installation. En

outre, cette sélection présente à la fois des artistes palestiniens qui vivent en Palestine et d'autres en exil. Il est frappant de voir que tous abordent les mêmes thèmes, traités différemment bien sûr, comme la mémoire, l'exil, l'identité, le déplacement, l'espoir ainsi que d'autres sujets récurrents chez quelques-uns comme les check points, les camps de réfugiés...

HFD | Et l'engagement politique ?

MK | L'engagement politique est bien sûr important et constant. Il ne faut pas oublier que les camps de réfugiés, pour ne citer que cet exemple, sont le quotidien de ces artistes, qu'ils vivent là-bas ou en exil d'ailleurs. L'aspect politique est simplement traité différemment, par exemple de façon poétique ou nostalgique. Je pense à la vidéo très métaphorique intitulée *Chic Point* de Sharif Waked. Il s'agit d'un défilé de mode



À gauche :
Kamal Boullata.
Ascension III.
2001.

À droite :
Mona Hatoum.
Every Door a Wall.
2003. Courtesy de l'artiste
et Galerie Chantal Crousel.



où l'on voit des mannequins hommes habillés dans différents costumes mais dont à chaque fois le ventre est nu et le dos découvert. On les voit défiler et tout de suite après on découvre différentes photos d'archives, en noir et blanc, de checkpoints. Elles montrent des soldats israéliens qui fouillent des Palestiniens à la frontière et qui dévoilent leur ventre et leur dos pour vérifier qu'ils ne cachent pas d'armes ou d'explosifs.

L'approche politique peut aussi passer par le thème de l'enfance, de l'enfance perdue, et je peux citer là Rana Bishara dont une installation dans l'exposition s'intitule justement *Hommage à l'enfance*. On entre dans une pièce où sont posés sur des matelas des centaines de ballons transparents sur lesquels sont imprimées des photos d'archives de camps de réfugiés représentant des enfants, des mères, le tout →

avec une berceuse pour musique de fond. Toutes les œuvres sont ainsi liées au conflit.

HFD | Vous venez d'évoquer l'exposition de 1997. Quelles différences y a-t-il entre les deux ?

MK | Déjà, l'actualité a changé. Ensuite, l'actuelle exposition présente beaucoup plus de jeunes artistes, plus d'installations aussi. Et puis – ce qui n'était pas le cas en 1997 – on peut voir des vidéos. Je crois que si de plus en plus d'artistes utilisent la vidéo, c'est parce qu'elle est rapide, facilement maniable, adaptée aux sujets choisis.

HFD | Comment qualifieriez-vous cette scène palestinienne ?

MK | La première remarque que j'ai envie de faire, c'est qu'il y a une vraie scène palestinienne avec ses stars comme Mona Hatoum ou Emily Jacir qui a remporté le Prix Hugo-Boss et, grâce à cela, a bénéficié d'une exposition au Guggenheim. Je dirai ensuite que c'est une scène très innovante. On s'en rend bien compte en regardant l'histoire de l'art moderne palestinien qui a commencé vers 1850 avec l'art de l'icône inspiré de l'icône byzantine et de l'école russe orthodoxe. Ensuite, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, l'art devient plus laïc et les artistes, pionniers en quelque sorte, se

mettent à représenter des scènes de la vie quotidienne, leur environnement, les paysages. Parallèlement, d'autres peintres choisissent des thèmes historiques. Après la création de l'État d'Israël en 1948, ceux qui sont restés en Palestine ont continué dans cette voie figurative, alors que ceux qui se sont exilés se sont plutôt dirigés vers la tendance abstraite. Voilà ce qu'était la scène avant l'arrivée de cette nouvelle génération créative, revendicatrice et très ancrée dans la mondialisation.

HFD | Vous évoquez une importante présence féminine. Comment l'expliquez-vous ?

MK | Quand on regarde l'histoire de l'art palestinien, on s'aperçoit qu'il y a eu très tôt, dès la fin XIX^e-début XX^e siècle, des femmes peintres, et ce contrairement à de nombreux autres pays de la région. C'est donc une sorte de tradition. Par ailleurs, il faut rappeler à cet égard l'importance des arts décoratifs et le domaine du textile et de la broderie. Il est intéressant de voir qu'aujourd'hui des artistes réintroduisent cette discipline dans leur travail. Dans l'exposition, Emily Jacir présente une tente de réfugiés sur laquelle sont brodés tous les noms des villages palestiniens détruits par les Israéliens. Il y a aussi le tapis de Mona Hatoum, un tapis de son enfance sur lequel est figurée une carte du monde, etc. →



À gauche :

Taysir Batniji. *Miradors*.

2008, série de 26 photographies.

Projet conçu dans le cadre de l'exposition

Nos réalités au centre d'art Le Quartier, Quimper.

Photographies prises par Dieter Kik.

Page de droite, en haut à gauche :

Hani Zurob. *Standby 60*.

2007. Coll. Sophie Cohen.

Page de droite, en haut à droite :

Hani Zurob. *Standby 60*.

2007. Coll. Victoria Salvy-Littell.

Page de droite, en bas :

Samia Halaby.

*Palestine from the Jordan
to the Mediterranean*.

2003. Collection Naïm Farhat.





HFD | Quels rapports les artistes palestiniens entretiennent-ils avec les artistes israéliens ?

MK | Ils sont bien évidemment en rapport les uns avec les autres, surtout ceux qui vivent et exposent là-bas. Ils sont même quelquefois présentés avec des artistes israéliens. Quant à ceux qui vivent en exil, en Europe ou aux États-Unis, ils croisent tous les artistes du monde dans les foires et les manifestations internationales. À ce propos, pour la première fois cette année à la Biennale de Venise, un pavillon est consacré aux artistes palestiniens.

HFD | ... et avec les autres artistes arabes ?

MK | Les artistes palestiniens exposent régulièrement avec d'autres artistes arabes. Je pense notamment à la biennale d'art contemporain de Sharjah aux Émirats arabes unis. Créée en 1993, elle est devenue la plus importante après celle du Caire qui, lancée

il y a un quart de siècle (1984), est la plus ancienne. Il faut aussi évoquer les ventes publiques. Ainsi, de nombreuses manifestations internationales permettent à tous ces artistes de se rencontrer et de croiser également des artistes du monde entier.

HFD | Comment voyez-vous l'évolution de cette scène ?

MK | En conjuguant cette spécificité, marquée depuis 1948 par les thèmes récurrents que j'ai précédemment évoqués, et les pré-occupations mondiales liées à la globalisation, la scène palestinienne fait vraiment aujourd'hui partie de l'art contemporain international. ■

Les artistes :

Jumana ABBOUD, Taysir BATNIJI, Rana BISHARA, Kamal BOULLATA, Fawzy EMRANY, Samia HALABY, Rula HALAWANI, Mona HATOUM, Mohammed AL-HAWAJIRI, Sandi HILAL, Noel JABBOUR, Emily JACIR, Khalil RABAH, Raeda SAADEH, Steve SABELLA, Larissa SANSOUR, Suha SHOMAN, Sherif WAKED, Hani ZUROB.



En haut :

Sherif Waked.

Extrait de la vidéo *Chic Point*,

Fashion for Israeli Checkpoints.

2003, 5'27".

En bas :

Emily Jacir.

Memorial to 418 Palestinian Villages

Which Were Destroyed, Depopulated

and Occupied by Israel in 1948.
2001. Collection Musée national d'art
contemporain, Athènes.